FM1.3
24485
Cac
Fre
22584

RÉPONSE
D'UN BOURGEOIS DE PARIS,
A M. LE COMTE DE MIRABEAU,
CITOYEN DE MARSEILLE.

Nouvelle édition, augmentée de la correspondance de M. le Comte DE MIRABEAU *avec M.* DE SENNE.

Ecce iterùm Crispinus, & est mihi sæpè vocandus.
JUVEN.

M. LE COMTE,

La bonhomie du comte de Caraman, qui vous écrit pour vous demander la paix, & l'heureuse insolence de votre réponse nous ont occupés un moment. Nous avons applaudi à l'inoncente ruse des deux lettres menaçantes que vous vous êtes fait écrire par les *Lazaroni* de Marseille, & qui ont forcé un si honnête Commandant à vous prier de modérer votre influence sur la Nation provençale.

Le Roi sent tout ce qu'il vous doit, par tout ce que vous pouviez faire. Vous avez refroidi les têtes

THE NEWBERRY LIBRARY

que vous aviez échauffées ; & vous ne demandez pour prix d'un si grand désintéressement, que de faire le bonheur d'une Province dont vous avez fait la conquête. Qu'exigez-vous en effet ? D'être Député pour le Tiers ? & la populace, dont vous êtes le Tribun, oubliant que vous ne vous êtes jetté dans ses bras qu'après avoir été repoussé par la Noblesse, ne s'est occupée qu'à venger votre injure : elle vous a proclamé *Roi des halles*, & vous avez fait dans les rues de Marseille une entrée, dont un Duc de Beaufort feroit jaloux. Le récit de votre triomphe, écrit de votre main, est parvenu jusqu'à nous, & les marchands du palais royal étalent déjà votre figure à côté de celles de Bergasse & de Cagliostro.

Mais au sein de tant de gloire, je voudrois, monsieur, vous faire un reproche, dût-il un peu troubler le cours de vos prospérités. Je vous demanderois pourquoi, dans la nécessité où vous êtes de vous louer, vous empruntez l'anonyme. La franchise consiste à avouer également ses torts & ses mérites. Forcé de confesser que vous êtes *l'homme le plus éloquent de votre siecle, un Bodin, un Rousseau, un Montesquieu, un grand homme enfin*, pourquoi ne pas signer votre déclaration ? On vous en auroit cru sur votre parole, à cause de l'intégrité de votre caractère ; au lieu que la foule de lecteurs, toujours mal avisée, n'a vu dans les

expressions fanatiques de votre Séide marseillois, qu'une ironie assez froide. Paris est indigné qu'un bel esprit de Provence vous couvre de ridicule, soit qu'il plaisante, soit qu'il parle sérieusement. J'ai beau dire que c'est vous qui avez écrit la *Lettre du Citoyen*, que c'est vous qui vous louez vous-même, que telle est votre méthode, que pour réveiller l'attention du public, vous vous êtes vingt fois écrit à vous-même, tantôt sur la Hollande, tantôt sur les eaux de Paris, tantôt sur la banque, quand les idées de Panchaud vous forçoient la main : tout cela ne vous excuse pas. Eh ! Quoi, me dit-on, n'est-ce pas à nous qu'il devoit s'en fier ? Pourquoi nous faire l'affront d'aller quêter des éloges & des défenseurs à Marseille ? Que dira l'Europe, que diront de nous les Rois & les Nations qui le connoissent tant, selon sa naïve expression ? On dira que nous l'avons abandonné, que nous l'avons exposé, que nous l'avons forcé d'aller sur les tréteaux de la Provence,

Montrer aux Nations Mithridate détruit.

En vain crierez-vous que Marseille est la première ville de l'univers, que ses négocians sont des Rois, & ses députés des ambassadeurs : en vain direz-vous comme Sertorius :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Paris n'en ſera que plus inconſolable. Ingrat que vous êtes ! Songez à tout ce que nous avons fait pour vous. Ne vous avons-nous pas claſſé parmi nos écrivains les plus bruyans, parmi les Linguet & les Bergaſſe ? N'avons-nous pas diſtingué vos cris & vos brochures ? N'avons-nous pas ſenti que ſi vous aviez renoncé à la morale particulière, c'étoit pour mieux vous attacher *à la morale univerſelle*, & que ſi chaque homme en particulier doit ſe défier du comte de Mirabeau, l'eſpèce humaine toute entière n'en doit que mieux compter ſur lui ? Trouvez-vous dans votre Provence des eſprits capables de ces diſtinctions délicates ? Croyez-moi, monſieur, les provinces ont en général une groſſe conſcience qui ne peut vous apprécier. Souvenez-vous de la Franche-Comté où vous fûtes pourſuivi par le fer des Loix, & de tant d'autres pays où l'on s'eſt fait une vertu de compter vos talens pour rien. Il n'y a que Paris pour vous. Qui vous ſoutient, qui vous porte à Marſeille ? La populace qui ne lit point & qui ne connoît que votre haine pour la Nobleſſe : mais cette populace peut ſe réfroidir ; elle peut ſe tourner vers un autre charlatan. Votre réputation peut paſſer comme elle eſt venue. Ces Provençaux ſe figurent tout bonnement qu'il faut être homme de lettres & homme de bien pour remplir une dé-

putation avec éclat. Cela n'eſt-il pas dégoûtant pour vous qui ſavez qu'à Paris on peut exciter l'attention, ſans être ni l'un ni l'autre ? Rappelez-vous votre diſpute avec Beaumarchais : vous n'étiez pas gens de lettres, on ne vous demandoit pas d'être gens de bien, & pourtant vous feſiez tous deux beaucoup de bruit. Ah ! que vos Marſeillois auroient été embarraſſés pour juger entre Mirabeau & Beaumarchais : ils auroient peut-être, comme le duc de Laval, fait juger le cas aux galériens (*a*) ; mais Paris vous écouta, vous lut tous deux : le tapage fut horrible, & enfin la balance du mépris public pencha en votre faveur. Venez donc nous retrouver : nous vous députerons ſi vous l'exigez abſolument : *le moderne Sulli* vous attend. Venez : vos Provençaux chercheront un autre brulot pour convoyer la flotte qui doit porter leur ambaſſade. Votre *correſpondance ſecrète à Berlin*, en prouvant votre extrême déſintéreſſement, & votre talent pour les négociations, démontre en même temps qu'il faut vous employer dans les rôles ſecrets, ce que Marſeille ne ſauroit concevoir,

(*a*) M. le duc de Laval, jouant au trictrac, dit, à propos d'un coup douteux, qu'il en appeloit aux galériens, pour dire à la galerie.

au bruit que vous y faites. Laissez-là les longs ouvrages, tels que votre *impérissable monarchie prussienne;* ces sortes de livres sont trop exigeans, ils veulent du temps & du style; revenez aux brochures & aux pamphlets : vous en avez déjà fait trente, dites-vous; mais Paris ne compte pas avec les gens qu'il aime. Si on vous donnoit le perfide conseil d'écrire avec soin, & de placer péniblement vos fonds sur la postérité, comme ces pauvres Rousseau & Montesquieu, gardez-vous bien de vous rendre; fuyez, venez ici, écrivez sur le moment & pour le moment : c'est un terrible avantage. Quand on écrit sur les affaires du temps, on trouve toujours un public échauffé, partagé en plusieurs factions, prêt à tout lire. Voyez les avocats : ils font tous du bruit l'un après l'autre. Bergasse nous auroit-il occupés, nous auroit-il touchés en faveur d'Andromaque, comme il l'a fait pour le sieur Kornmann? Racine n'y entendoit rien. Venez encore un coup; vous pouvez vous faire un gros viager en réputation. Quand on se porte & quand on écrit comme vous, on acquiert aisément une gloire immense, & on vit assez pour la consommer.

Je suis, &c.

P. S. On vient de nous apprendre que les troubles ſont pacifiés, que la Sardaigne ouvre ſes greniers à la Provence & au Languedoc ; Ainſi, Monſieur, hâtez-vous, fuyez : vous ne pouvez, comme les éclairs, briller que dans les tempêtes ; ſortez d'une ville où tout va mal pour vous, puiſque tout y va bien. Que ſi cette indigne populace de Marſeille, après ſon raccommodement avec la Nobleſſe & le Clergé, vouloit vous élire en forme de dédommagement, venez ici, votre vengeance eſt prête ; vous vendrez ces vils troupeaux de moutons qui n'ont pas voulu égorger leurs bergers & leurs chiens, quand vous leur en offriez l'occaſion.

Lettre de M. le Comte DE MIRABEAU *à M.* DE SENNE.

Monſieur de Senne, il eſt peu de Citoyens qui prennent autant d'intérêt que moi à la révolution déja commencée en faveur de la liberté de la preſſe (*a*) ;

(*a*) Il eſt vrai que M. de Mirabeau crie en faveur de liberté de la Preſſe ; mais il eſt comme ces fanatiques qui font preſque haïr la religion, en combattant pour elle, & qui ſont d'ailleurs ſi intolérans quand ils ſont les maîtres. On voit en effet M. de Mirabeau parler d'intenter une action criminelle, au bas de cette même lettre où il parle de liberté.

car, d'un côté, j'ai eu le bonheur d'y contribuer autant peut-être qu'aucun de mes contemporains, & de l'autre, j'ai toujours regardé les libelles comme un titre d'honneur.

Mais il me semble qu'il n'y a ni délicatesse ni politique à les distribuer *gratis*, comme vous avez la complaisance de le faire en cet instant pour ceux qu'on dirige contre moi; car d'abord, cela les décrédite; puis on se fait passer pour un Colporteur aux gages de ceux qui ont intérêt à calomnier. Enfin, on s'expose à une action criminelle; car la liberté de la presse doit être indéfinie; mais les abus n'en doivent pas être impunis dans leurs suites.

Sur le tout, M. de Senne, vous n'avez rien à craindre de mes poursuites, & je ne vous écris ce peu de mots que par un reste de l'intérêt que m'avoit inspiré pour vous votre cousin & votre cousine germaine, qu'à la vérité vous avez fait tout ce que vous avez pu pendant six mois pour ruiner & déshonorer, mais qui sont si au-dessus de vos principes, de vos sentimens & de vos atteintes, qu'ils voudroient se venger en vous fesant du bien.

Je concours dans ce louable desir avec eux, & vous recevez de moi un bon conseil.

Le 30 Avril 1789.

Réponſe de M. DE SENNE *à M.* DE MIRABEAU.

Monſieur le Comte de Mirabeau, la Lettre dont vous m'honorez m'ouvre les yeux, & me déroute ſur une foule d'objets. Votre logique, votre morale, votre ſtyle, votre ſecret, tout y eſt pour qui ſait y voir. Les Libelles ſont, dites-vous, vos titres d'honneur; cela ſignifie les Libelles que vous pourriez faire: car vous ſavez bien qu'on ne ſauroit en faire contre vous. C'eſt-là votre avantage contre tout Ecrivain qui vous attaque ou que vous attaquez. Il n'eſt plus donné à aucun homme de vous calomnier; & celui qui ne vous rendroit que ridicule ne contenteroit perſonne, & ſe feroit moquer de vous. C'eſt préciſément l'effet qu'a produit *la Réponſe du Bourgeois de Paris*, & je vous l'abandonne.

Mais mon grand tort, dites-vous, a été d'en diſtribuer quelques exemplaires *gratis*. Vendre des libelles eſt une choſe honnête ſelon vous; les donner eſt un crime. J'ai un couſin Janſéniſte, qui prétend que ce peu de mots contient le ſecret de votre vie. Tout ce qui peut vous procurer de l'argent vous

paroît bon *ipso facto* : à votre compte, on peut avoir sa conscience dans sa bourse. C'est la logique des filles ; quand on les paye, elles font un commerce ; si elles se donnent pour rien, elles font un péché. C'est ainsi qu'il ne faudroit pas assassiner un homme pour rien ; & je ne crains pas, M. le Comte de Mirabeau, qu'avec l'esprit de suite qu'on vous connoît, vous vous donniez jamais pour rien. Aussi, puisque vous retournez si bien la morale, prendrai-je avec vous la liberté de retourner une phrase un peu triviale. — On dit ordinairement à un homme : *Tenez-vous bien, car on ne vous marchandera pas ;* & moi je vous dis de ne pas tant vous précautionner inutilement, car on ne vous marchandera pas.

L'intérêt que vous inspirent *ma cousine & mon cousin-germain*, m'a valu une phrase bien entortillée que je n'imprime qu'à regret. C'est un conseil, dites-vous, mais je n'aime pas les conseils mal écrits : Je suis Orfévre comme M. Josse. — Sur le tout..... Cette phrase contient dans ses détours, une inculpation cruelle. Vous prétendez que depuis six mois je ne cherche qu'à ruiner mon cousin & à deshonorer ma cousine, & vous m'en parlez comme un homme qui n'aime pas qu'on empiète sur ses priviléges. Soyez sûr, M. le Comte de Mirabeau, que je ne vous dispute

rien, ni à vous ni à perſonne ; & j'ai tellement envie de ne rien voler en ce monde, & d'obſerver en même-temps la juſtice diſtributive, que je n'ai donné la Réponſe du Bourgeois, *gratis*, qu'à ceux à qui j'avois *vendu* votre Monarchie Pruſſienne.

Le premier Mai 1789.